

NOUVELLES POLITIQUES.

Vanité de la politique.

Lisieux, le 24 décembre.

On prétend que l'Europe moderne a été le théâtre des plus subtiles spéculations, tant parce que ses hommes d'état possèdent de grandes connoissances politiques, que parce que sa constitution particulière la rend un sujet très-propre à des combinaisons diplomatiques très-vastes et très-complicquées.

Si cette opinion est fondée, l'histoire de l'Europe présente un spectacle bien humiliant pour l'orgueil humain. Elle nous montre que lorsque les plus grands projets ont été formés et exécutés, ils ont constamment manqué de produire les bons effets qu'on en espéroit, & très-souvent en ont produit de désastreux, qu'on n'avoit pas prévus. Elle nous prouve que lorsque les nations ont été alarmées par quelque événement désastreux, que l'œil parcourant du politique démêloit dans un labyrinthe de contingens, cet événement est arrivé, & , loin d'entraîner les calamités annoncées, a apporté de grands avantages.

Il n'est pas besoin de remonter aux siècles passés pour faire voir la vanité des spéculations politiques; il suffit de rappeler des faits dont nous avons été nous-mêmes les témoins.

En 1766, les Anglais obtinrent, par un traité de paix, plus qu'ils n'avoient osé espérer. L'acquisition des possessions françaises dans le continent de l'Amérique-Septentrionale, mettoit leurs colons à l'abri des terribles complots de leurs perfides ennemis. Rien ne devoit plus retarder la prospérité des colonies, dont le commerce borné à la Grande-Bretagne devoit élever les Anglais au dernier degré de puissance, & les dédommager amplement des millions qu'ils avoient dépensés dans cette glorieuse entreprise: mais l'événement ne répondit pas à des espérances si bien fondées, & ils perdirent entièrement les colonies par le succès de ces mêmes mesures qu'ils avoient prises pour se les assurer.

La scène alors changea. L'Angleterre devoit devenir un objet de pitié ou de mépris. *Son soleil étoit couché pour toujours*, disoient les spéculateurs politiques; mais le tems ne tarda pas à faire voir la vanité de leurs prédictions. L'Angleterre, après des défaites & des malheurs, après avoir dépensé cent millions sterling pour s'assurer les colonies & cent millions pour les perdre, est parvenue à un degré de prospérité & de puissance qu'elle n'avoit osé espérer.

La cour de France, qui avoit favorisé & consolidé la révolution du nouveau monde, espéroit s'élever sur les ruines de la Grande-Bretagne, lui enlever l'empire des deux Indes, & par les richesses qu'elle devoit tirer de ses nouvelles possessions, elle se flattoit de faire la loi aux autres cours de l'Europe. Mais elle a été également trompée dans son attente; le succès de ses projets l'a enveloppée dans sa ruine fatale, & a réduit la nation même à un tel état que, selon l'expression de M. Burke, on ne voyoit plus qu'un immense désert, là où étoit autrefois la France.

Ces événements imprévus donnerent naissance à de nou-

veaux plans d'ambition. Les principales puissances de l'Europe se coalisèrent pour envahir la France; un partage, ou du moins un grand démembrement étoit convenu; une seule campagne devoit suffire pour l'anéantissement de la puissance française; plusieurs places fortes, un des principaux ports de la France étoient occupés par les coalisés; ils se préparoient à marcher sur Paris, lorsque la nation française se levant battit leurs armées, les chassa au-delà de ses frontières & conquit les provinces limitrophes.

L'Angleterre, qui avoit provoqué la coalition & l'avoit cimentée de son argent, espéroit profiter plus qu'aucune autre puissance des dépouilles de la France; elle comptoit anéantir sa marine & conquérir toutes ses colonies. Comme l'Espagne, par un aveuglement inconcevable, concouroit à ce double objet, elle comptoit rester souveraine absolue des mers & maîtresse du commerce universel. Son ambition s'étendoit aussi au continent; déjà elle comptoit Dunkerque & l'Artois parmi ses conquêtes, & se croyoit en état de faire la loi à la France, comme jadis Rome la fit à Carthage; mais des événements imprévus montrent bientôt la vanité de ces vastes projets. Les Anglais perdent Toulon; la marine française renait comme de ses cendres; l'Espagne, égarée par des affections personnelles, revient à ses vrais intérêts; elle cède à la France Saint-Domingue, pour lui donner les moyens de reconquérir ses colonies; & enfin elle s'allie avec elle pour empêcher la ruine de la puissance navale française & hollandaise, & prévenir ainsi sa propre perte.

L'Angleterre, cette puissance qui a porté par-tout le feu de la guerre, qui avoit envahi la France & espéroit se la partager, craint aujourd'hui que l'incendie qu'elle a allumé ne vienne l'embrâser; elle craint que les Français, à qui elle devoit fermer toutes les mers, n'aillent lui faire éprouver ces calamités, à l'abri desquelles elle s'est crue trop long-tems par sa position insulaire.

Une descente dans les isles de la Grande-Bretagne est, dit-on, résolue. Examinons les probabilités de ce projet, & ne le jugeons pas d'après l'événement.

1^o. Les Anglais ne sont ennemis de la paix que parce qu'ils se croient, par leur position insulaire, à l'abri des calamités de la guerre. En les attaquant chez eux, on les rendra pacifiques; on leur apprendra à ne pas faire des spéculations commerciales de ces grands assassinats décorés du nom de guerre.

2^o. Les Anglais se croyant assez gardés par la mer qui les environne, portent tous leurs moyens au-dehors pour la guerre offensive, tandis que les autres nations sont obligées de pourvoir à leur défense interne. En les attaquant chez eux, on les oblige à diviser leurs forces, à se mettre sur la défensive, à faire double dépense.

3^o. Tandis que les Anglais font la guerre au-dehors, leurs manufactures, leur industrie, au lieu de souffrir, gagnent quelquefois. Leur commerce, & par conséquent leur crédit, se soutiennent: ils ont les moyens de continuer la guerre, tandis que ceux de leurs ennemis s'épuisent chaque jour. En les attaquant chez eux, on enlève des bras aux manufactures, on paralyse leur indus-

trie, on frappe leur crédit dans sa source, on leur ôte les moyens de faire le commerce de la guerre (*trade of war*).

4°. Les Anglais croyent, par tradition, que quiconque a pu envahir leur pays, en a fait la conquête : lorsqu'ils sont attaqués chez eux, ils sont à demi-vaincus.

5°. La difficulté d'aborder dans les isles britanniques, quelque grande qu'elle soit, n'est pas insurmontable. Les Anglais reconnoissent que la flotte combinée de leurs ennemis seroit assez forte pour protéger une descente ou pour la favoriser, en occupant la flotte britannique : ils reconnoissent la possibilité que les Français, par un vent favorable, arrivent sur leurs côtes, sans que leur flotte puisse s'y opposer.

6°. Les Anglais n'ont presque pas de place en état de soutenir un siège ; leurs ports sont sans défense du côté de terre. L'ennemi qui envahit leur isle a la facilité de faire des progrès rapides & d'ouvrir un port à ses vaisseaux.

7°. L'armée de ligne britannique, étant éparpillée dans les trois royaumes, ne pourroit s'opposer tout de suite aux Français ; elle seroit d'ailleurs peu redoutable par son nombre, & difficilement elle pourroit être grossie par des mercenaires d'Allemagne. Le gouvernement britannique seroit obligé d'employer des milices qui n'ont ni discipline, ni esprit militaire, ni énergie. Il ne seroit point lever le peuple en masse, parce qu'il sait que le peuple armé détruiroit bientôt cette prétendue constitution monarchico-aristocratique qui l'opprime.

8°. Enfin les français n'allant dans la Grande-Bretagne que pour y demander la paix au peuple, & non dans des vues de conquête, les français déclarant qu'ils se retireroient dès que le gouvernement ne sera plus dans les mains de ceux qui ont voulu leur extermination, & qui sont les ennemis de la liberté de la France, comme les fondateurs du pouvoir arbitraire dans la Grande-Bretagne ; les français, dis-je, trouveroient de nombreux partisans & rempliroient l'objet de cette expédition que la saine politique & l'amour de l'humanité conseillent également.

Des vraies causes de l'éloignement apparent des Belges pour leur réunion à la France.

Il existe dans la Belgique trois opinions bien prononcées.

1°. Celle des partisans de la maison d'Autriche, qui sont présentement assez nombreux.

2°. Celle des partisans des anciens états, parmi lesquels sont les dévots stimulés par le clergé ; ces partisans étoient ennemis déclarés de ceux de la maison d'Autriche, qui a toujours voulu détruire les états : ils étoient très-nombreux avant les deux révolutions de la Belgique ; mais les états ayant alors tenté d'usurper tous les droits du souverain, & le clergé ayant abusé de son ascendant sur le peuple, pour l'engager à soutenir les usurpations des états, il s'en est suivi naturellement que tous les Belges qui ne vouloient point être dupes, se sont jetés parmi les partisans de la maison d'Autriche, ou parmi ceux de la révolution française ; de sorte que les anciens états n'ont plus pour eux qu'un foible parti.

3°. L'opinion qui est favorable à la France ; qu'elle a, outre le nombre, l'avantage d'être celle de tous les Belges qui raisonnent, & qui voyent non-seulement que leur réunion à la France pourroit leur être extrêmement avan-

tageuse, mais qui sont très-persuadés qu'ils seroient encore conquis par les Français, par conséquent encore maltraités, tant par ceux-ci que par les Autrichiens, si l'empereur renroit jamais dans la Belgique.

Pourquoi ces Belges, amis des principes, ne se montrent-ils plus en faveur de la France, puisqu'ils sont si persuadés qu'ils y ont un grand intérêt ? C'est qu'ils ont vu que ceux qui s'étoient bien montrés pendant leurs deux révolutions, & lors de la première entrée des Français, ont essuyé les plus violentes persécutions, quand les Autrichiens sont rentrés ; c'est qu'ils ne sont rien moins que rassurés sur la crainte de voir rentrer encore les Autrichiens ; c'est qu'ils voient dilapider tous les moyens de résistance qu'on pourroit leur opposer ; c'est qu'ils se voient constamment taxés de la manière la plus arbitraire, soit pour la contribution militaire, pour les réquisitions, & pour l'emprunt forcé, par une foule d'administrateurs sans mœurs, sans fortune, sans talens & sans probité, qui accroissent tous les jours le nombre des ennemis à la révolution française, par leurs vexations, leur insolence & leur avidité. C'est qu'ils savent enfin que le sort de la guerre, comme l'a dit le grand Frédéric, finit toujours par être favorable à celui qui a le dernier écu, & qu'en parlant de cette vérité, ils ont tout lieu d'appréhender que ce ne soit pas la France qui l'ait, puisqu'on alloue presque pour rien ses domaines, dans la Belgique. Et en effet comment les Belges pourroient-ils penser que la France aura le dernier écu, lorsqu'ils voient administrer les places, dilapider les biens nationaux avec la plus scandaleuse insouciance & la plus ruineuse ineptie. En voici quelques exemples à ma parfaite connoissance :

1°. Des domaines appartenant au duc d'Areberg, valant, au moins 1500 mille livres, ont été adjugés & livrés pour 150 mille livres.

2°. Le château de Morbecq, avec 450 arpens de terre dont le produit annuel étoit de 36 mille livres, vendu pour 12 mille livres une fois payées ; de sorte que le capital est alloué pour le tiers du revenu d'une année.

3°. Le château de Tamise, valant au moins 50 mille écus, vendu 1800 livres.

4°. L'hôtel du prince de Gavres, à Bruxelles, valant aussi 50 mille écus, vendu pour 100 florins, ou 200 livres.

5°. Un autre hôtel à Gand, dont les meubles d'un seul appartement avoient coûté plus de 50 mille écus, vendu avec les meubles pour 6 mille livres.

6°. La ferme de Sommay, appartenant aux religieux d'Hélissem, valant au moins 250 mille liv., vendue 11 mille 400 liv.

L'on ne finiroit pas sans doute, comme l'observe le citoyen Suin, directeur des domaines nationaux de la Belgique, dans son écrit intitulé : *Désastreux effets de la Contribution militaire*, si l'on vouloit citer ici toutes les dilapidations qui ont eu lieu & qui se perpétuent encore tous les jours ; mais les Belges en sont témoins & cela leur suffit pour ne pas vouloir se montrer en faveur de la nation qui sûrement, disent-ils, n'aura pas le dernier écu, & qui ne peut manquer de nous livrer aux Autrichiens, si elle continue à administrer de la sorte la fortune publique.

Les faits ci-dessus ont été mis sous les yeux du gouvernement.

*Aux Rédacteurs des Nouvelles Politiques.*De Paris, le 27 nivôse, au 5^e,

Permettez-moi, citoyens, de répondre à la lettre datée de Rochefort, & insérée dans votre feuille du 24 nivôse, relative à l'affaire des Cayes Saint-Domingue.

Je ne citerai pas, comme l'écrivain, des faits particuliers qui ne sont point des preuves; ce ne sont pas des accidens qu'il faut rapporter, mais c'est la cause des accidens qu'il faut considérer: cette étude est bien plus intéressante; mais elle est toujours négligée: aussi tombons-nous éternellement dans la plus grande inconséquence.

Si la partie du nord de Saint-Domingue a été remise toute entière entre les mains des noirs; si l'on doit s'attendre à tous les malheurs qui doivent nécessairement résulter de l'abus d'un pouvoir énorme confié aux hommes les plus ignorans, comme les plus faciles à égayer; si enfin cette préférence donnée à cette classe, n'a fait qu'entretenir une haine violente dans les deux autres classes, on ne peut considérer sous le même point de vue l'ascendant que semblent avoir pris dans le Sud les hommes de couleur, & qu'on ne cesse de leur reprocher dans cette Europe si mal instruite.

Personne n'ignore que les hommes de couleur ont une vigueur & une énergie qui se trouvent très-rarement dans les noirs; qu'ils sont les défenseurs nés de la colonie, & que si l'amour du pouvoir, si commun à tous les hommes, ou une forte exaltation d'idées, ont pu les entraîner dans quelques écarts, au moins l'influence qu'ils se sont acquise paroît-elle moins difficile à surmonter que celle des noirs rendus intraitables par tous les excès d'une liberté nouvelle. Il ne sera pas aisé de ramener ces africains qui ont joui si étrangement de l'autorité; qui ont été applaudis dans tous leurs débordemens; qui ont une cour, un sérail, & qui commandent leurs armées avec une violente tyrannie: bientôt ils formeront des bandes républicaines ou des hordes pillardes; ils se fortifieront dans des lieux inaccessibles, & la paix sera achetée bien cher dans ces contrées.

Les hommes de couleur ont gouverné la partie du Sud pendant près de trois années; ces trois années n'ont point été marquées par ces agitations longues & cruelles qui ont bouleversé la partie du Nord: ils ont conservé la colonie, malgré les perfidies anglaises & la corruption espagnole. Les projets d'indépendance qu'on leur suppose sont absurdes; car pour être indépendans, il ne faut pas être si amoureux des plaisirs; il faut avoir les moyens d'alimenter des armées; il faut savoir conduire tout un peuple & le tenir uni par l'intérêt commun, d'une frontière à l'autre; il faut une correspondance rapide, des plans formels & opiniâtement suivis; il ne faut pas être un petit peuple commerçant & entouré de nations puissantes par leurs vaisseaux. Les hommes de couleur ont aussi des propriétés auxquelles ils sont attachés & qu'ils ne peuvent conserver que par l'ordre & leur fidélité. Sous tous les rapports, leur influence pendant la guerre dans les colonies n'étoit point dangereuse, surtout dans la partie du Sud, où jusqu'alors ils avoient maintenu les propriétés, fixé les noirs dans le travail, & avoient donné au commerce & à la culture une activité bien grande.

La commission du gouvernement ne connut pas cette politique de céder à propos, & de passer sur quelques

désordres inévitables pour prévenir des maux infinis; ou plutôt elle provoqua les accidens qui eurent lieu dans la partie du Sud, par l'envoi d'une foule d'agens que la cupidité & la vengeance entraînoient sur ces rixes. L'harmonie qui avoit régné si long-tems entre toutes les couleurs ne tarda pas à être troublée, & les agens de la commission s'enfuirent laissant après eux la guerre civile. Des blancs & d'autres citoyens périrent; mais il reste à savoir si ce sont les hommes de couleur qui contribuèrent à cet accident funeste, ou si c'est la main perfide qui agitoit toutes les autres parties de Saint-Domingue qui attire également la discorde dans ces contrées; en examinant que ce sont des propriétaires qui ont été sacrifiés, il semble que le coup a été porté par les *noiristes*. Au surplus, il est étonnant que la tranquillité se soit rétablie avec tant de promptitude aux Cayes, lorsque tout paroissait bien disposé pour y opérer les mêmes scènes que dans la partie du Nord.

D'ailleurs, comment les têtes ne se fussent-elles pas exaltées; & sur-tout celles des hommes de couleur? L'envoi parmi ces citoyens d'une délégation composée de leurs ennemis; leur destitution de toutes les places, après avoir si bien combattu pour la France; la proposition faite par Laveaux à Sonthonax de déporter les hommes & les femmes de couleur de plus de dix ans; la déportation violente de Villatte, & d'une foule de citoyens; toutes les fonctions publiques remises aux mains des noirs les plus féroces, & qui n'avoient obtenu les emplois les plus élevés que par le massacre des uns & des autres; tant de causes suffisoient pour exaspérer les esprits.

L'injustice, la violence, les cruautés nées de l'avarice, de l'orgueil & de la vengeance, auroient bientôt dépeuplé l'Amérique, si des loix sages, des idées plus nettes de gouvernement, & des choix de fonctionnaires moins ambitieux, ne venoient suspendre cette destruction générale.

Signé, BARBAULT-ROYER.

Aux mêmes Rédacteurs.

Vous avez annoncé, citoyens, les deux premiers numéros des *Diners du Vaudeville*, mais vous n'avez rien dit ni de l'objet, ni de l'exécution de ce petit ouvrage. Je sais que votre feuille est consacrée à des objets plus graves. Cependant le vaudeville a aussi son utilité; il est *né français*, cet origine doit nous le rendre cher; d'ailleurs il peut dans l'occasion, rendre de grands services; c'est encore une arme lorsqu'il n'en reste plus d'autre ou lorsqu'on ne peut pas en employer d'autre, si ce n'est, comme le dit le citoyen Desfontaines dans la première chanson de ses recueils, le ridicule.

Que donne & laisse un bon couplet.

Mais pour conserver l'esprit du vaudeville, il faut en conserver le goût; je crois que la réunion des *Diners du Vaudeville* y réussira facilement; vous savez qu'elle est composée d'une douzaine d'écrivains connus par des ouvrages agréables, plus particulièrement dans le genre gai, & dont plusieurs ont obtenu des succès constans au théâtre. Ces écrivains dînent ensemble une fois par mois; chacun apporte sa chanson dont le sujet lui est donné par le sort, & chaque mois on en imprime un cahier; on vient de publier le troisième.

Parmi le nombre de jolies chansons que ces trois premiers numéros contiennent, c'est à regret que je n'en

transcrits aucune; mais permettez-mois d'en indiquer quelques-unes à vos lecteurs. Ils chanteront sûrement avec plaisir les éloges pleins d'esprit & de délicatesse d'*Anacréon*, de *Lafontaine* & de *Favard*, par les citoyens Després, Prévôt & Ségur l'aîné. Le couplet original sur le salon, par le citoyen Barré; les couplets piquans sur *Carchy* & sur *Ninon-Lenclos*, par les citoyens Ségur cadet & Fils; d'autres sur le *Café*, par le citoyen Légier, & à la louange de *Vadé*, par le citoyen Demautort: deux rondes très-gaies, l'une sur le vin, l'autre sur un lendemain de nocés, par les citoyens Deschamps & Desfontaines; le *Caprice*, par le citoyen Despréaux; la *Basse-Cour*, par le citoyen Rozieres, & enfin une complainte lamentable & touchante dont le sujet ne prétend pas beaucoup à la gaieté, car il ne s'agissoit de rien moins, que d'un amant qui s'étoit laissé brûler pour sa maîtresse. A la vérité, la scène n'étoit pas en France, mais en Portugal. La difficulté n'a pas effrayé le citoyen Radet, qui a célébré cette aventure avec tout le pathétique que comportoit le genre du vaudeville, & qui a su en tirer cette profonde moralité,

Qu'on ne pend pas toujours
Ceux que l'on devoit pendre.

Ces *Dîners du Vaudeville* rappellent ceux du *Caveau*. Je ne dirai pas à ceux qui les font qu'ils rappellent aussi les talens de Piron, de Galet, de Crébillon, de Collé, &c. Il ne faut blesser personne. Je suis sûr d'ailleurs qu'ils sont plus jaloux qu'on dise d'eux, comme Piron dit de lui & de ses amis dans la jolie pièce qui porte son nom:

S'ils n'ont pas trouvé la gloire,
Ils ont connu l'amitié.

Tableau des prisons de Lyon, pour servir à l'histoire de la tyrannie de 1792 & 1793; par M. de Landine, ci-devant bibliothécaire de Lyon, l'un des prisonniers. Lyon, David, 1797. 1 vol in-8°. & in-12. Prix, 4 liv. 10 sols in-8°; & 3 liv. 12 sols in-12. A Paris, chez Desenne, libraire, palais Egalité.

C'est un volume de 300 pages, en 27 chapitres. On y voit les prisons, les prisonniers, leurs épouvantables juges, leurs exécutions, les tristes honneurs funéraires qu'ils recurent deux ans après. L'auteur, homme de lettres connu, membre estimé de l'assemblée constituante, peint ces objets divers avec sensibilité, avec esprit, quelquefois (il faut le dire & sacrifier à la vérité l'intérêt même & l'inclination qu'un auteur inspire) avec le défaut qui tient à ces qualités, trop d'éclat, de recherche, de finesse; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit plein de variété, de vues, d'observations vraies; en sorte qu'il se fait lire d'un bout à l'autre, & qu'une fois commencé il ne quitte plus les mains du lecteur.

Après avoir satisfait à la critique envers M. de Landine, nous dirons avec conviction qu'il faut lire son ouvrage & qu'on sera bien aise de l'avoir lu. On a peint les prisons de Paris; celles de Lyon doivent être aussi dénoncées à l'histoire. Malheureuse cité! dont trois ou quatre proconsuls se sont disputé la destruction. Debois-Crancé la bombardé; Couthon le podagre vint enlever à Dubois-Crancé la gloire d'entrer en vainqueur; le comédien Collot-d'Herbois prononça la démolition des édifices; le ridicule poète Ronsin vint les mitrailler: cet impertinent scélérat publicoit dans des affiches à Paris que la foudre n'étoit pas plus prompte, & cette prompte mort n'étoit pas encore obtenue après deux heures de coups de canon, de fusils & de sabres. C'est ainsi que Lyon devint *Ville-Affranchie*.

Que les prisons où on entassoit ces victimes devoient être hideuses! que le régime en devoit être sombre! On y chantoit cependant. M. de Landine y fit une chanson où

« Il leissoit à van-Peau
Doucement couler son bateau.
Sur le fleuve de la vie ».

Il rapporte d'autres chansons de quelques dames, & plusieurs écrits d'un ton divers, mais qui contrastent bien honorablement avec celui de nos précheurs de *fraternité* ou la mort. Il nomme un grand nombre de ses compagnons d'infortunes, jamais sans intérêt & souvent avec éloge; il peint tout, le local, les gardiens, les conversations, le sommeil barbarement interrompu, le court espace accordé à la promenade, les repas, la faveur contuse de les prendre à la table du concierge qui se partage son bon plat avec personne; les visites chères & turves que quelques-uns reçoivent; le pauvre Decize, que sa jolie petite fille, âgée de cinq ou six ans, vient voir chaque jour: on la chasse, elle revient; on lui refuse la porte, « elle se glisse sous les bras de ceux qui entrent ». Decize jouit encore du bonheur d'être père; mais l'octogénaire Soubry, solitaire sans famille, se console avec la sagesse, montre une âme ferme & paisible: près de là, des prêtres réfractaires servent & consolent un vieux curé *assermé*, qui est un peu honteux de les voir si gais tandis qu'il est si triste, & sur-tout d'être si mal protégé par son serment.

Voulez-vous voir un vieil habitué des cachots? lisez le chapitre intitulé *le Prévôt de salle*: un bandit dévot, jeune, aimable à sa manière, qui possède la théorie des loix jacobines, & les réduit savamment en pratique. Lisez le *Petit Diable*; il vous a démené tout un couvent de nonnes, pendant qu'elles récoltoient matines. Quand on l'a arrêté, les patriotes lui ont pris quinze louis. *Cela est tout simple*; c'est la pure doctrine de l'égalité; les biens passent de main en main, comme l'eau coule & affecte toujours le niveau. O! la belle invention que l'égalité! Aussi son digne sectateur, le *Petit Diable*, échappera à la guillotine. On n'a garde de l'y envoyer, non plus que le *Prévôt de salle*; mais *Albert Doxa* l'échappera belle. Qu'est-ce qu'Albert Doxa? lisez son aventure, pag. 101-106. C'est un Suisse à large face, tout couvert de blessures, qui a couru l'Europe & servi par-tout, jurant, buvant, le meilleur diable du monde; en allant à l'endroit où on mitraille, il se met à crier qu'il est Suisse, demande sa liberté & l'obtient sur-le-champ. Il reste immobile de stupeur; & ce n'est que quand il entend tirer, qu'il s'avise de ses jambes & s'enfuit.

C'est ainsi que M. de Landine joint l'heureuse facilité de se distraire qui lui fait remarquer les choses plaisantes, à une sensibilité parfaite qui le fait compatir aux maux des autres, & au courage qui le préserve d'être abattu sous les siens. Il peint le caractère des juges, & leurs séances. Une chose remarquable, c'est que ces hommes ne se ressembloient point du tout entre eux. Mais la tyrannie sait corrompre les caractères les plus opposés & les faire servir à ses desseins. Ces hommes prononcent promptement & souverainement, vous envoyent à la *bonne cave* ou à la *mauvaise*. Quelques-uns de ceux qui étoient dans celle-ci trouvent moyen de s'échapper par des souterrains. Cette suite procure à l'auteur un épisode que lui auroit envié l'auteur de Cléveland; & ce qu'il y auroit pris davantage, c'est le malheur qu'ont plusieurs des fugitifs de retomber au pouvoir de leurs bourreaux.

On voit que l'imagination des lecteurs trouve dans le *Tableau des prisons de Lyon* une abondante pâture; mais le cœur est tourmenté en pensant que ce ne sont point des fictions. *Sunt lacrimæ rerum*. On n'est soulagé en quelque sorte que par la présence du consolateur. M. de Landine en fait la fonction, en même-temps que celle d'historien: il est calme autant que sensible; aucune pensée raisonnable ou religieuse ne s'est présentée à toutes ces victimes, qu'il n'ait eu soin de la recueillir pour vous la présenter; & en vous affligeant de ce que c'étoient des Français, vous observez que ces Français ont péri en hommes.

Le désir d'indiquer ce que contient un livre si rempli, nous a privés du plaisir de citer souvent l'auteur. Voici du moins quelques lignes que nous transcrivons.

Après deux ans, on célébra une fête funéraire pour ceux que la tyrannie avoit fait périr. L'année suivante des factieux renversèrent le cénopage.

« Comment la fureur qui porte à immoler, à priver de la vie
l'objet de sa haine, ne s'éteint-elle pas à l'aspect du tombeau qui
le renferme? comment a-t-elle pu bouleverser de froides cendres?
« Qu'une fête modeste & paisible, se renouvellent chaque année,
remplace du moins le monument qui les couvrit. . . . Les obé-
« lisques tombent, les monumens disparaissent; mais le sentiment se
« perpétue. . . . Oui, chaque année j'irai, sur ce sol ravagé,
« rêver à vous, ombres amies; je répandrai des fleurs sur votre
« tombe » (il nomme toutes les fleurs qu'il y apportera.) « & je
« répéterai: ils ne sont plus. . . . Placez au-dessus de moi, esprits
« maintenez toujours calmes, ombres toujours fortunées. » &c.

O! M. de Landine, malgré le défaut que j'ai reproché à votre style, vous êtes très-attachant, & vous devez être assuré que tout honnête lecteur vous honore.